

AMOURS (2)

de Joël Pommerat



Une création théâtrale de Joël Pommerat

à partir de ses textes

La Réunification des deux Corées, Cet enfant, Cercles/Fictions

Pour toute demande de presse,
merci de vous adresser
au bureau de presse ZEF

Tél : +33 (0)1 43 73 08 88

contact@zef-bureau.fr

Isabelle Muraour
+33 (0)6 18 46 67 37

Clarisse Gourmelon
+33 (0)6 32 63 60 57



Presse écrite

Fabienne Darge **Le Monde**
Philippe Chevilley **Les Echos**
Fabienne Pascaud **Télérama**
Nathalie Simon **Le Figaro**
Jean-Luc Porquet **Le Canard enchaîné**
Marie-José Sirach **L'Humanité**
Laura Cappelle **The New York Times**
Annabelle Martella **Libération**
Fabienne Arvers, Igor Hansen-Løve **Les Inrocks**
Chantal Boiron **revue UBU**
Manuel Piolat Soleyamat **la terrasse**

Presse web

Véronique Hotte **webtheatre.fr**
Juliette Rabat **AFP Marseille**
Olivier Frégaville-Gratian **L'Œil d'Olivier**
Arnaud Maïsetti **Carnets**
Igor Hansen-Løve **sceneweb.fr**
Nicolas Thevenot **Un Fauteuil pour l'Orchestre**

Le Monde

Joël Pommerat, le théâtre du réel et des « Amours » entre cris et chuchotements

Après trois projets menés avec la maison centrale d'Arles, l'auteur et metteur en scène monte, avec deux anciens détenus, « Amours (2) », spectacle d'une force saisissante et radicale.

Par Fabienne Darge, Publié le 14 avril 2023 à 20h00, [en ligne](#)



Roxane Isnard et Jean Ruimi dans « Amours (2) », mis en scène par Joël Pommerat, à la Friche Belle-de-Mai, à Marseille, en janvier 2021. BLANDINE ARMAND

Peut-être le théâtre n'est-il jamais plus beau que quand il tombe les masques et se dénude pour offrir l'essence d'une expérience humaine, dans l'intimité d'un partage avec les spectateurs. Cela, seul un maître peut l'accomplir. [Peter Brook avait su suivre ce chemin-là](#), avançant vers toujours plus de simplicité magistrale. Aujourd'hui, Joël Pommerat fait de même : l'auteur et metteur en scène multiséculaire, multiprimé pour ses créations à la beauté somptueuse revient avec un spectacle (est-ce le bon mot, d'ailleurs ?) d'une simplicité radicale, et saisissante.

Amours (2), que l'on peut voir au Pavillon Villette, à Paris, puis en tournée en France, est une épure dont les conditions de création, particulières, ont amené Joël Pommerat à pousser plus loin que jamais sa recherche d'un théâtre du réel, au sens de la présence pure, du pur présent, dans l'adresse et la relation à l'autre. Le spectacle est en effet issu [du travail que l'artiste mène, depuis bientôt dix ans, avec des détenus de la maison centrale d'Arles](#) (Bouches-du-Rhône).

« Une économie absolue »

De cette démarche sont déjà nés trois spectacles : *Désordre d'un futur passé*, en 2015 ; *Marius*, d'après Marcel Pagnol, en collaboration avec [Caroline Guiela Nguyen](#), en 2017 ; et *Amours (1)*, en 2019. Pour cette troisième création, Joël Pommerat avait dû adapter ses conditions de travail. La direction de la prison lui avait demandé d'œuvrer de façon plus légère et moins contraignante, considérant que ses deux précédents spectacles, avec de gros décors et un matériel technique assez lourd, avaient demandé trop d'efforts au personnel sur les plans logistique et sécuritaire.

« *La contrainte nous a poussés à revenir à une économie absolue du théâtre sur le plan de la mise en scène* », résume Joël Pommerat, qui a décidé de se passer de décor, de lumière, de son, de costumes et d'accessoires, et de jouer avec les chaises disposées dans la salle dévolue aux ateliers théâtre de la prison d'Arles. Ainsi est né *Amours (1)*, composé à partir de fragments de trois de ses anciennes pièces : [Cet enfant \(2006\)](#), [Cercles/Fictions](#) (2010) et *La Réunification des deux Corées* (2013).

Et puis, en 2020, Jean Ruimi, le détenu à l'origine de toute cette démarche entreprise à la centrale d'Arles, a été libéré, et Joël Pommerat lui a proposé d'intégrer sa troupe, la Compagnie Louis Brouillard, en tant qu'acteur. Le metteur en scène a eu envie de faire revivre *Amours (1)* à l'extérieur de la prison, en reproduisant les mêmes conditions de travail et de mise en scène. *Amours (2)* est donc une déclinaison du premier, créée avec deux prisonniers récemment libérés – Jean Ruimi et Redwane Rajel, qui avait travaillé [au centre pénitentiaire du Pontet \(Vaucluse\) avec Olivier Py](#) –, et trois comédiennes professionnelles, Elise Douyère, Roxane Isnard et Marie Piemontese.

L'amour dont il est question ici est un autre nom de la blessure, qu'il s'agisse de relations amoureuses, familiales ou amicales. Les dix fragments choisis par Joël Pommerat dans son propre corpus sont autant de situations-chocs, de déflagrations, où quelques humains tentent, entre cris et chuchotements, de dire une vérité qui se dérobe à d'autres humains qui ne peuvent pas l'entendre. On pense à cette célèbre phrase de Jacques Lacan : « *L'amour, c'est donner ce que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas.* »

Comédiens exceptionnels

Un homme se confronte à son propre père, qui lui reproche son manque d'autorité sur son jeune fils, et c'est toute la violence d'une éducation qui remonte, jusqu'à l'explosion : « *Tu m'as pas éduqué, papa, tu m'as discipliné, tu m'as formaté. Tu m'as dressé, tu m'as traumatisé... au plus profond de moi... Même encore aujourd'hui, alors qu'on est là comme deux adultes, j'ai peur de toi.* » Une femme quitte son compagnon, sans crier gare, sans signes avant-coureurs, suscitant l'incompréhension de celui-ci : « *L'amour ne suffit pas* », ne peut-elle que lui répéter obsessionnellement, sans s'expliquer davantage.

Voici aussi deux amies, qui se remémorent les premiers temps de leur amitié, quand l'une des deux commence à dire à l'autre, sans vouloir lâcher l'affaire, que, au début, elle la trouvait arrogante et insupportable – et provoque ainsi la rupture de leur lien. Ou encore une jeune femme qui se sent incapable d'aimer et d'élever son bébé, et qui l'offre, littéralement, à un couple qui n'a pas pu avoir d'enfant. Dans une autre scène, un homme tente de maintenir le lien avec sa femme, atteinte de la maladie d'Alzheimer, qui a fait exploser non seulement les contours de son identité, mais aussi ceux de leur histoire d'amour.

Ces situations, Joël Pommerat les fait jouer par ses comédiens dans un espace qui n'a rien de théâtral : une simple salle, où les spectateurs sont répartis, assis sur des chaises, autour de l'espace de jeu, à même le sol. Cette fluidité, cette porosité, cette proximité entre eux et nous fait tout le prix de cet *Amours (2)*, qui est d'offrir une expérience où personne ne peut tricher : ni les acteurs ni les spectateurs, qui sont dans le même espace, la même lumière.

Les comédiens, ici, sont exceptionnels, dans ce registre d'un jeu à nu, qui se dépouille des masques autant qu'il est possible, dans la recherche de la pure vérité et de la pure présence. L'écriture cruelle, mais non dénuée d'humour, de Pommerat s'incarne ainsi dans toute son intensité. Et c'est là le coup de génie de ce théâtre cru, à l'os, qui n'offre aucune distraction à ce qui se joue et se dit devant nous : opérer par l'art théâtral l'écoute de l'autre, dont les personnages ici représentés sont incapables, quels que soient leurs douloureux efforts pour y arriver.

Voilà comment *Amours (2)* provoque le même trouble, le même saisissement que ceux qui sont si souvent offerts par Joël Pommerat, en déployant un théâtre formellement sophistiqué. On en sort, une fois de plus, remué comme on l'est rarement au théâtre. Malgré la noirceur du propos, l'amour heureux étant pour Joël Pommerat à peu près aussi probable que la réunification des deux Corées.

Les Echos

Vertiges de l'amour avec Joël Pommerat

Le metteur en scène subjugué avec sa création théâtrale « Amours (2) », reprise d'un projet monté à la Maison Centrale d'Arles. Devant une poignée de spectateurs, sans décors, ni effet de lumière, deux ex-détenus acteurs et trois comédiennes déploient toutes les couleurs des sentiments, à partir d'un patchwork ses textes.

Par Philippe Chevilly, Publié le 16 avr. 2023 à 14:54, [en ligne](#)



Roxane Isnard et Jean Ruimi dans une saynète douloureuse. (© Blandine Armand)

« *L'amour ne suffit pas...* » répète à l'envi une protagoniste d'« Amours 2 » à son compagnon dévasté. Mais il suffit de presque rien à Joël Pommerat pour mettre en scène ses vertiges, ses élans et ses fêlures. L'homme de théâtre présente à travers la France - ces jours-ci au Pavillon de La Villette dans le cadre du Festival 100 % - un projet bien particulier : un patchwork de trois de ses pièces, « Cercles/Fiction », « Cet enfant » et « La Réunification des deux Corées », sans autre décor que les chaises sur lesquelles sont assis les spectateurs (une quarantaine maximum) autour d'une salle vide.

Sous les projecteurs pleins feux ou dans un sobre clair-obscur, cinq interprètes d'une grande justesse enchaînent en 1 h 15 chrono une douzaine de saynètes tragiques ou drolatiques, reflets de la solitude humaine conjuguée le plus souvent à la misère sociale. Un théâtre à cru, à nu, qui touche au cœur.

Une telle épure n'a rien d'un caprice de metteur en scène. Depuis septembre 2014, Joël Pommerat intervient à la Maison Centrale d'Arles. Il y a monté trois spectacles, dont une adaptation (avec Caroline Guiela Nguyen) de « Marius » de Marcel Pagnol en 2018 et « Amours (1) » en 2019. Pour cette première mouture du spectacle qui tourne aujourd'hui en France, la direction de la prison avait requis un dispositif léger. « *La contrainte nous a poussés à revenir à une économie absolue du théâtre* », explique Joël Pommerat.

Satisfait du résultat, il a décidé de reprendre son projet hors les murs de la Maison d'arrêt, réalisé dans les mêmes conditions, mais avec un texte augmenté, d'où le titre « Amours (2) ». Pour incarner ce carrousel des « aimants », il a réuni deux acteurs anciens détenus (Jean Ruimi et Rewane Rajel) et trois comédiennes de sa troupe, Marie Piemontese, Elise Douyère et Roxane Isnard.

Tourbillon existentiel

Un fils qui règle ses comptes avec son père, une femme qui se sépare soudainement son amant, le fantôme dérangeant d'un premier amour, une amitié détruite, un homme brisé par son arrêt maladie, un couple « trompé », un mari face à sa femme sans mémoire, une jeune fille qui fait le don de son bébé à un couple, une autre qui se vend à un homme pour quelques dollars, un représentant de commerce à cran... le spectateur est pris dans un tourbillon existentiel où l'hyperréalisme le dispute à l'onirisme et à l'insolite. Chaque petite histoire s'achève sur un point d'interrogation qui interpelle comme un cri dans la nuit.

Même dans ses spectacles scéniquement les plus austères, tels « Ça ira, Fin de Louis (1) » dédié à la révolution française, Joël Pommerat usait de grands contrastes lumineux, découpait des formes et des espaces inédits, créait des atmosphères fantastiques. Avec « Amours (2) », il prouve qu'il est capable de la même intensité par la seule force de ses textes et du jeu. Dirigés avec une simplicité confondante et une intelligence ultrasensible, les cinq comédiens déploient, devant un public ému, toutes les couleurs des sentiments.

Une petite forme pour le théâtre, un grand geste pour l'humanité... Spectacle rare, « Amours (2) » a beau continuer sa tournée, il ne sera vu, en raison de sa jauge, que par un nombre restreint de spectateurs. Ils pourront se targuer d'être d'heureux élus.

Télérama¹

L'amour à nu de Joël Pommerat

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD Publié le 17 avril 2023

Filiation, maternité, amitié... Au Pavillon Vilette, Joël Pommerat explore une nouvelle fois les liens qui font et défont les êtres.



Sans costumes, sans éclairage, sans décors. Dans Amours (2), Joël Pommerat fait remonter à la surface l'inavouable. Photo Blandine Armand

On ne peut imaginer dispositif scénique plus minimaliste. À croire que tout le monde pourrait faire théâtre de rien... La salle où Joël Pommerat propose son dernier spectacle — le mot paraît soudain pompeux face à la vérité nue et crue de la représentation — est juste rectangulaire. Une cinquantaine de chaises en plastique noir y sont alignées contre les trois murs en fer à cheval. Sur celui du fond, cinq comédiens jouent debout, ou assis, contre une méchante cloison de bois ; quand ils ne viennent pas vous demander doucement la permission de s'asseoir à vos côtés. Pour mieux jeter tout à coup à la face du partenaire tout proche son manque d'affection filiale, d'instinct maternel ou de simple amitié.

Deux acteurs sortent de prison. Depuis 2014, comme quelques confrères ou consœurs metteurs en scène — Olivier Py, Caroline Guiela Nguyen... —, Joël Pommerat intervient dans des centrales où il poursuit avec des détenus un travail théâtral régulier. Dans celle d'Arles, il a déjà monté trois spectacles, dont celui-ci, volontairement léger et économe, pour ne pas trop alourdir le travail de mise en place du personnel carcéral. Dans cet univers d'enfermement, de solitude et d'absence, il a ainsi choisi d'explorer l'amour, la quête d'amour, sous tous ses angles, à travers des extraits de trois de ses propres pièces — [Cercles/Fictions](#), Cet enfant et [La Réunification des deux Corées](#). Autant

d'œuvres intimistes et politiques à la fois comme il excelle à les composer, racontant aussi bien nos abîmes intérieurs que les crises de la société française. Alors que venaient d'être libérés deux prisonniers qui avaient déjà participé à des ateliers théâtre, Pommerat a voulu à nouveau partager — mais en liberté — leur aventure théâtrale. Y interviennent aussi trois comédiennes professionnelles.

Professionnelles ? Qu'est-ce que ça veut donc dire face à la présence irradiante de Jean Ruimi, sexagénaire râblé aux yeux bleus, et à la puissance sourde et muette de Redwane Rajel, long corps tendu de quadra ? Dans cette représentation radicale, Pommerat nous interroge non seulement sur ce que signifie aimer ou ne plus aimer — son enfant, son père, sa femme, son amant, son ami, son premier amour — mais sur ce qu'est le théâtre, le surgissement du théâtre. En scènes rapides et courtes, écrites au quotidien, râpeuses, violentes, sèches, il sait faire advenir cette étincelle en plus, cette émotion en plus qui font décoller dans l'extravagance du vrai, du juste. Tout un art. Ici torché à l'extrême, à l'os. Sans costumes, sans éclairage, sans décors. Joël Pommerat nous invite à un voyage en pure et stricte humanité. Il est une sorte de troublant sorcier. Qu'il raconte la Révolution française d'hier (*Ça ira (1) Fin de Louis*, en 2015) ou le monde robotique de demain (*Contes et légendes*, en 2019), il jette continûment le doute, le frisson sur nos certitudes comme sur nos espérances. Car il décape, met à nu. À 60 ans, le fondateur de la Compagnie Louis Brouillard ne cesse de dessiller nos regards, nos sensations. Vous pensiez savoir ce qu'est aimer, ce qu'est faire du théâtre ? À la sortie d'*Amours (2)* vous ne saurez plus rien. Et beaucoup plus à la fois.

On a moins le vertige face au classique et délicat *Marée haute*, librement adapté des *Vaisseaux du cœur*, de Benoîte Groult, par la comédienne Josiane Pinson, et mis en scène et joué par elle. Tout aurait dû séparer cette jeune intellectuelle parisienne affranchie, féministe et de bonne famille, et ce marin breton du cru, modeste et bosseur. Mais leurs différences mêmes les poussent à l'amour fou. Ils se sont croisés les étés de leur jeunesse, ils s'adoreront — par retrouvailles échevelées, sensuelles et successives — jusqu'à la mort. Seule en scène, Pinson dit crânement la passion torride, ses bonheurs, ses manques. Et la liberté, la volonté de jouir d'une femme d'hier que son éducation bourgeoise a trop condamnée à nier son corps, à taire ses désirs, à museler ses rages. À travers une histoire très singulière, Pinson dit celle de toutes les femmes. Comme Pommerat dit tous les amours.

Théâtre : scintillantes Amours (2) de Joël Pommerat

Le metteur en scène subjugué avec sa création théâtrale « Amours (2) », reprise d'un projet monté à la Maison Centrale d'Arles. Devant une poignée de spectateurs, sans décors, ni effet de lumière, deux ex-détenus acteurs et trois comédiennes déploient toutes les couleurs des sentiments, à partir d'un patchwork ses textes.

Par Nathalie Simon, Publié le 17 avr. 2023, [en ligne](#)



Le Pavillon Villette, à Paris, Adobe Stock

CRITIQUE - Le dramaturge propose un spectacle autour des liens affectifs, avec des acteurs professionnels et d'anciens détenus, au Pavillon Villette, à Paris.

Un fils et son père se déchirent, une fille «*parle mal* » au sien, une jeune femme «*donne* » son enfant à un couple qui ne peut pas en avoir, un homme et une femme découvrent que leur conjoint respectif les trahissent, deux amies de longue date se disputent... [Joël Pommerat](#), 60 ans, dépeint les liens du cœur avec sensibilité et finesse, dessine une carte du Tendre saisissante de vérité, portée par le réalisme des situations. Il revient à l'essence même du théâtre. Des mots ciselés, un plateau vierge. La crédibilité repose entièrement sur le jeu de comédiens qui ressemblent à tout un chacun. En pull, sweat-shirt, jean et baskets, ils incarnent des personnages de chair et d'os abîmés par un quotidien chahuté par la violence des sentiments. L'amour finit mal en général chez le dramaturge.

Chacune des pièces de l'ex-acteur est un événement. Que va nous dire l'un des dramaturges les plus inspirés de sa génération ? *Amours (2)*, la dernière, courte - une heure dix -, épurée et scintillante, est née d'une aventure singulière commencée en 2019. Joël Pommerat a élaboré un premier volet, *Amours (1)*, avec des détenus de la Maison Centrale d'Arles (Bouches-du-Rhône). Depuis, deux d'entre eux ont été libérés et ont continué de travailler avec lui.

Distribution sans faille

Le metteur en scène de *Cendrillon* s'appuie ainsi sur une distribution sans faille : trois comédiennes de sa compagnie Louis Brouillard, Élise Douyère, Roxane Isnard, Marie Piemontese, et d'anciens prisonniers, Redwane Rajel, remarqué dans *Hamlet à l'impératif !* d'Olivier Py au Festival d'Avignon, et Jean Ruimi, qui a joué pour Joël Pommerat *Marius* d'après Marcel Pagnol, sans oublier *Ça ira (1) Fin de Louis*.

Assisté de deux fidèles, Lucia Trotta et Saadia Bentaïeb, Joël Pommerat s'est plié aux contraintes de la prison. Pour des raisons pratiques et contrairement à son habitude, il a fait table rase des moyens scénographiques et techniques pour laisser toute la place à ses interprètes. La jauge est réduite. Le soir de la première au Pavillon Vilette, à Paris, elle comptait 44 places. Sur le plateau sont installées deux chaises que les acteurs transportent au gré des saynètes annoncées par des lumières qu'on allume ou éteint. Certains acteurs interviennent assis au milieu du public.

Dirigés par un chef de troupe rompu à l'exercice, ils disent les mots que Joël Pommerat a puisés dans trois de ses œuvres précédentes, *Cet enfant* (2003), *Cercles/Fictions* (2010) et *La Réunification des deux Corées* (2013), pour en tirer des tranches de vie familiales. Avec un style et une écriture qui n'appartiennent qu'à lui, l'auteur ne cesse de remplir les salles. Il est conseillé de réserver longtemps à l'avance.

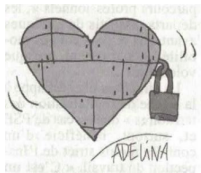
Le Canard enchaîné

Amours (2)

(Drôle de jeu de rôles)

Par Jean-Luc Porquet, édition du 19 avril 2023

Revient le grand Pommerat. Pas avec une création, mais presque. Des saynètes, toutes très brèves, prélevées dans trois pièces déjà montées. « *La Réunification des deux Corées* », « *Cet enfant* », et « *Cercles/Fictions* ». D'où vient que ce théâtre-là, sans apprêt, sans effet, sans le moindre décor, nu, à l'épure, avec des acteurs habillés en tous les jours, qui s'assoient dans les rangs du public (disposé en trifrontal, sur une ou deux rangées de chaises), en sortent et y retournent, enchante, bouleverse sans prévenir, émeut, saisit, trouble en profondeur ?



Une femme qui se promène avec son compagnon croise un homme qui rend visite à sa femme, qui ne le reconnaît pas — Alzheimer. Un fils dit à son père, qui le réprimande sur la mauvaise éducation qu'il donne à son fils, qu'il ne veut pas que son fils ressemble au fils qu'il a été et qu'il est encore — un homme ravagé par la peur du père. Deux amies très proches, à cause d'un souvenir évoqué par l'une, voient en un clin d'œil leur amitié exploser (et c'est peut-être ce que l'une ou l'autre ou les deux voulaient secrètement). Et cetera.

La plus longue de ces 14 scènes n'excède pas les huit minutes. Ce sont les mêmes cinq acteurs et actrices qui jouent, changeant de rôle en un tournemain, il suffit que l'un d'eux pose une chaise contre un mur et s'y assoie pour devenir un nouveau personnage, et l'on y croit, on marche à chaque fois, chaque fois c'est une nouvelle situation qui surgit, chacune d'elles saisissant une tension, un acmé, une révélation, un aveu, un bouleversement, une âpreté, un dessillement, un vertige. Et chacune d'elles ouvrant tout un monde, tout ce qui s'est passé avant, ce qui pourrait se passer après, c'est tout un roman qu'on pourrait en tirer... Ces scènes résonnent plus ou moins en nous, nous évoquent un souvenir, des histoires d'amour (car c'est l'amour qui est ici le fil conducteur) vécues ou rêvées ou racontées, éveillent en nous quelque chose qui surprend, pourquoi par exemple sentir, irrésistible, l'émotion monter quand une femme dit à un couple son incapacité à élever son bébé, « *quand je me regarde dans une glace je n'arrive pas encore à me sentir vraiment une mère* », et ce qu'elle vient de faire est si ahurissant qu'on tremble de peur et de pitié pour elle ?

Ce spectacle a été créé par Joël Pommerat avec des détenus de la Maison Centrale d'Arles, et dans cette maison. D'où cette forme minimale. D'où cette force maximale. Marie Piemontese, Elise Douyère, Roxane Isnard, Redwane Rajel, Jean Ruimi (ces deux derniers étant d'anciens détenus), tous sont au diapason, tous d'une vérité qui fait mal et fait du bien. Merci à eux, merci Pommerat.

l'Humanité

Petites histoires d'amours et de désamours

Créé en prison, Amours (2), de Joël Pommerat, réunit deux anciens détenus et trois actrices professionnelles. Une performance humaine, si humaine.

Par Marie-José Sirach, édition du 24 avril 2023

Comme pas mal de ses pairs, le metteur en scène Joël Pommerat intervient en prison. Un engagement évident pour l'un des metteurs en scène les plus créatifs de sa génération, loin des lumières de la ville, auprès de détenus. Premier spectacle en 2014, à la maison centrale d'Arles. Il y croise Jean Ruimi, ancienne figure du grand banditisme marseillais qui, dans le cadre d'ateliers en prison, écrit Désordre d'un futur passé, fragments de témoignages recueillis in situ auprès de ses codétenus. Le spectacle est joué deux fois en décembre 2015. En 2018, Joël Pommerat (avec la collaboration de Caroline Guiela Nguyen, désormais directrice du TNS) propose à ce même groupe de détenus de jouer une réécriture de Marius, d'après Marcel Pagnol. En 2019, l'aventure se poursuit, toujours avec le soutien des autorités pénitentiaires mais dans une économie plus restreinte. Une contrainte qui n'effraie pas Pommerat, qui voit là l'occasion de revenir à un geste théâtral simple, sans décor, sans lumière, sans son, sans costumes, avec juste quelques chaises. Pommerat les entraîne dans un nouveau chapitre de cette aventure théâtrale si singulière. Ce sera Amours (1). C'est dorénavant Amours (2), qui tourne hors les murs, dans les théâtres, avec deux anciens détenus désormais libres, Jean Ruimi et Redwane Rajel (qui avait joué dans le Hamlet mis en scène par Olivier Py à la prison du Pontet) et trois comédiennes professionnelles - Élise Douyère, Roxane Isnard et Marie Piémontèse.

La pièce a été créée entre les murs des Baumettes historiques, en 2019, à Marseille. Elle se joue désormais partout en France, dans des théâtres et autres lieux connexes, dans les conditions particulières énoncées plus haut, devant une petite quarantaine de spectateurs par représentation. Amours (2) est un montage de quelques textes de Pommerat qui proviennent de Cercles/Fictions, Cet Enfant et la Réunification des deux Corées. Des histoires de vies, souvent cabossées, des histoires d'amours et de désamours, des histoires au bord de la folie, de celle qui fait irruption dans le quotidien d'hommes et de femmes ordinaires, sans crier gare, et provoque des déflagrations intimes.

De vertigineuses turbulences

Échanges au cordeau, duos d'acteurs qui se font et se défont au fil de ces courtes scènes jouées sans effet de manches, avec un naturalisme qui crée des zones de tensions et de turbulences vertigineuses. Chacun tient son rôle dans ces face-à-face troublants qui déroulent des tranches de vie où le fait divers, ici, n'est pas jeté en pâture au spectateur mais sublimé par la tragédie qui se

joue à l'échelle d'une humanité à la dérive. Une humanité le plus souvent ignorée, caricaturée, méprisée. C'est toute la force de l'écriture de Pommerat que l'on retrouve dans l'attention qu'il porte à ceux qu'on range dans la marge. Chez lui, ces petites gens se métamorphosent en héros, se débattent avec les moyens du bord sur le fil d'une vie le plus souvent chaotique. On est saisi par l'authenticité et la générosité du jeu. Un jeu sobre qui résiste à toutes les facilités, à toutes les évidences ; un jeu tout en retenue qui laisse percevoir les errements intimes, les doutes et les espoirs qui jaillissent au détour d'un mot, d'un silence, d'un regard qui se perd dans le noir. Un spectacle, mieux, une leçon de vie.

The New York Times

CRITIC'S PICK

Review: In 'Amours (2),' Love Hurts

Par Laura Cappelle, édition du 18 avril 2023, [en ligne](#)

The French director Joël Pommerat has created an intimate chamber work examining love from many angles, all of them laced with pain and misunderstanding.

A new stage production by Joël Pommerat is always an event in France. At 60, he is widely recognized as one of the greatest directors and playwrights working in the country today, a theater maker with rare box-office appeal. Yet unlike many of his peers, Pommerat hasn't parlayed this success into an ever busier schedule of new productions.

Since 2015, he has brought just three new plays to domestic and international stages, starting with his French Revolution-inspired juggernaut "*It Will Be Fine (1) End of Louis*." This month, he is back in Paris with a much more modest endeavor: "*Amours (2)*" ("*Loves (2)*"), a 70-minute medley of fragments from Pommerat's previous works, reinvented for an audience of around 40.

This shrunken scale doesn't make "*Amours (2)*," which is nominated for best public-sector production at this year's Molière theater awards, any less effective. If anything, it showcases Pommerat's art — his taut writing, delivered in piercing vignettes — more intimately than ever.

The show isn't performed on a traditional stage: The production requires merely a backdrop and chairs on three sides of a square space. (In Paris, it was staged at Pavillon Villette, a venue often rented out for receptions and conferences.) There were practical reasons for this format: "*Amours (2)*" is a reworking of "*Amours (1)*," a production that Pommerat created at a French prison in 2019.

Pommerat has been working with prisoners in Arles, southern France, for nearly a decade. His first two collaborations featured full casts drawn from the jail there, and were performed inside the prison for small audiences. But the security and logistics for these events were demanding, and prison officials asked for a simpler setup for "*Amours (1)*."

Four years later, two of the prisoners he worked with in Arles — Jean Ruimi and Redwane Rajel — have been released, and are working as professional actors with Pommerat's theater troupe, the Louis Brouillard Company. "*Amours (2)*" starts with those actors seated in the audience.

As a spokeswoman finishes a preshow announcement, Rajel's irritated voice rises: "Just stop!" He and Ruimi, playing Rajel's father, launched into an argument — apologizing along the way for the

disruption, as if it were a spontaneous exchange. (Some onlookers believed it was, and tried to shush them.)

Three actresses join Ruimi and Rajel and the show plays out in a dozen scenes between two or three characters, drawn from earlier Pommerat pieces: *“This Child”* (2006), *“Circles/Fictions”* (2010) and *“The Reunification of the Two Koreas”* (2013). Love, the overarching theme, takes many forms throughout, from intense friendship to filial affection and long-term companionship.

Yet it is consistently laced with pain and misunderstanding. In one scene, a deep rift opens up between two best friends because their recollections of their first meeting differ. In another vignette, two neighbors wait for their spouses to return, until it dawns on them that the missing partners are having an affair.

While Pommerat has honed a distinctive stage aesthetic over the years, with dusky lighting and an eerie, quietly cutting delivery style for actors, *“Amours (2)”* does away with technical wizardry and goes back to basics. The plain, bright lighting and compact space lessens the distance between the audience and highlights the spare yet mysterious quality of Pommerat’s writing.

The three women onstage — Marie Piemontese, Elise Douyère and Roxane Isnard — are all faultless, with Isnard an especially versatile presence from scene to scene, projecting teenage anger as easily as quiet, mature tension. Yet Ruimi and Rajel, the two former convicts, bring a different dimension to *“Amours (2).”*

Ruimi, a former high-profile member of a Marseille crime ring who served a lengthy sentence in connection with several killings and drug trafficking, draws attention with a nervy intensity. When he plays vulnerable characters — like a man paying daily visits to his amnesiac wife, who keeps forgetting who he is — his toughness almost seems to crack in real time.

Rajel, who has also performed roles with the French director Olivier Py, is a softer presence, with a gift for delivering quiet blows in dialogue. *“Amours (2)”* is a testament to Ruimi and Rajel’s talent and hard work, yet their life experiences shape their stage presence, too.

That is one of the benefits of social diversity in the arts. It’s an uphill struggle for actors from tough backgrounds to make it as professionals, with drama schools increasingly out of financial reach in Europe and the United States. Yet their presence makes for richer, fuller worlds onstage. *“Amours (2)”* is certainly proof, and is bound to become another Pommerat classic.

Sa silhouette nerveuse et trague se dessine sur les murs de la salle de répétition, guidée par la voix de l'auteur et metteur en scène Joël Pommerat. Jean Ruimi, 66 ans, est habillé d'une chemise bleue assortie à ses yeux, deux lacs que la vie a contourné en lui roulant dessus, et qui firent sa réputation dans le grand banditisme marseillais. Depuis sa sortie de détention au printemps, il ne fait que répéter. Ce n'est plus le jour sans fin du prisonnier, simplement le lot quotidien d'un comédien en CDI dans la compagnie d'un des plus grands metteurs en scène d'aujourd'hui, Pommerat donc. Jean Ruimi joue actuellement dans les reprises de *Ça ira (1) fin de Louis*, et *Amours (2)*, medley des différentes pièces de l'auteur, qui tourne pour la première fois, hors prison, à Marseille.

A la toute fin janvier, le public du festival du court métrage de Clermont-Ferrand verra aussi son visage dans le film de Caroline Guiela Nguyen, *les Engloutis*, sélectionné dans les sections nationales et internationales. A Marseille, attablé dans un restaurant thaï tenu par un ami, il nous le redit : le théâtre lui a sauvé la vie. Il ne veut pas que cette phrase paraisse galvaudée. Rien n'aurait pu prédire que ce mécanicien de formation qui n'avait « aucun mais alors aucun rapport à la culture », embrasse la profession, après dix-sept ans de détention.

En tapant son nom sur Internet, on tombe d'abord sur les raisons de son incarcération : « assassinats [...] dans le cadre d'une guerre de pouvoir pour le contrôle d'un réseau de stupéfiants aux dimensions planétaires », acteur d'un « gigantesque trafic de drogue entre l'Amérique du Sud, l'Espagne, la France et l'Italie où d'anciens membres de la French Connection apparaissent au casting », peut-on lire sur les sites du *Parisien* ou de *20 minutes*. Jean Ruimi, passionné et volontiers gouailleux quand il s'agit d'évoquer son métier de comédien, ne s'étale pas sur ce passé. Tout juste quelques échos lapidaires. « Je n'aime pas ce que j'ai fait... Désormais, le livre est fermé. » Un autre s'ouvre. Il nous demande de baisser la voix pour ne pas que les tables d'à côté entendent le mot « prison ». On ne posera pas plus de questions. Ecrire son portrait, c'est faire le pari qu'une deuxième vie est possible, après la réclusion.

Derrière les barreaux, le tinte d'abord d'écrire un livre autobiographique. Mais se ravise vite, il juge son geste indécent et déchire tout. « Pour passer le temps », il postule à

Jean Ruimi, 66 ans, a joué dans *Désordre d'un futur passé* et *Marius*, deux pièces de Pommerat.

Jean Ruimi, comédien hors les murs

Après avoir découvert le théâtre quand il était incarcéré aux Baumettes, l'ex-figure du grand banditisme désormais libre rejoue pour Joël Pommerat à Marseille, dans « Amours (2) ». Il raconte comment la scène l'a aidé à se réinsérer et souhaite que toutes les prisons proposent ce genre d'activités.

un atelier cinéma, fait des films courts à partir d'archives, dont un « bout à bout » évoquant sa sœur morte en couches à 17 ans. « On était très proches. Je n'ai jamais accepté sa mort », raconte Jean Ruimi, septième d'une fratrie de dix enfants élevés dans les quartiers Nord de Marseille. Trois détenus le poussent alors à faire du théâtre. « Ils me gonflaient avec leur théâtre mais j'y suis quand même allé. Le destin, il est tracé, tu vois ! »

Admiration. Dans une salle sans professeur, Ruimi s'amuse à la mise en scène. « Un jour, je leur demande : imaginez, vous gagnez 130 millions d'euros au loto, vous faites quoi ? L'un me dit : je sors et je vais manger une côte de bœuf et des frites ! » A partir de ces impres, il imagine une

machine à voyager dans le temps, capable de les faire évader métaphoriquement. Au parloir, il s'adonne à un nouveau trafic : donner ses textes écrits à la main à Sandra, sa femme depuis vingt-huit ans, pour qu'elle les tape à l'ordi. Aparté : il parle de son amour pour elle et ses yeux bleus se mettent à brûler. A l'entendre, on dirait cette réplique de Pommerat : « On était comme deux moutons qui s'étaient perdus et qui se retrouvaient [...] ». C'était comme si la Corée du Nord et la Corée du Sud ouvraient leurs frontières et se réunifiaient [...]. » Il reprend le cours de son récit.

Après neuf ans aux Baumettes, Ruimi est transféré à Arles, prison ultrasécurisée pour longues peines. Plus calme que la maison d'arrêt

qui est une véritable « plaque tournante » où « ça rentre et ça sort tout le temps ». Il se dit que c'est ici qu'il pourrait monter sa pièce. Il la joue cash devant la directrice de prison, lui demande de l'aide pour créer une « petite école de théâtre ». Agréablement surprise par cette initiative, elle le rencarde avec Joël Pommerat : « Il a voulu me voir seul, sans surveillant. Il m'a pris au sérieux », lance-t-il, encore ému par sa confiance. Ruimi constitue donc sa troupe, mélangeant des prisonniers aux profils différents. Etre une ancienne figure du grand banditisme, statut respecté par les autres détenus, lui permet de fédérer autour d'un projet théâtral. « Je ne voulais pas qu'il y ait de hiérarchie. Je voulais qu'en répétition, on soit tous au même niveau. »

Deux figures culminent, néanmoins : Joël Pommerat et l'autrice et metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen, qui elle aussi est venue travailler avec lui en prison. En grand romantique, il leur témoigne une affection et un dévouement sans limite.

« Joël peut être dur avec moi, je sais qu'il a raison. J'ai un grand respect pour cet homme », dit-il au sujet de leur collaboration longue de huit ans. L'admiration est mutuelle : « C'est impressionnant de voir l'amplitude de son cheminement. C'est un comédien avec une présence très forte qui travaille énormément », détaille Pommerat. On est très différents et on s'étonne l'un l'autre. Jean Ruimi peut passer des heures à parler de personnage, il est très intéressé par la psychologie humaine en termes de création. »

Jeu. Cette étonnante complicité se tisse en détention autour de la mise en scène de *Désordre d'un futur passé*, la pièce que Ruimi a écrite. Puis, Pommerat le fait jouer dans *Marius* devant un parterre de journalistes, de directeurs de théâtre et de personnalités politiques. L'ex-détenu qui se rêvait metteur en scène découvre avec lui le jeu.

Il aime la façon qu'a Pommerat de le diriger, aux antipodes « du théâtre de boulevard ». Il nous raconte comment le théâtre l'a rendu plus empathique : « Avant, j'avais des œillères, je ne me mettais pas à la place des autres. Je me sentais dévalorisé par tous les gens de la société. J'avais l'impression que tout le monde m'en voulait alors que c'était moi, le coupable. » Ce qu'il aime, c'est jouer des rôles très différents de lui, au hasard, un juge, pour comprendre à quoi il pense devant un prévenu. Sur scène, il retrouve « l'adrénaline », celle qui le poussait jeune à rouler à moto à 280 kilomètres heures, rien que pour se sentir exister. Ça nous rappelle, lui dit-on, le témoignage d'un ex-braqueur sur Arte Radio qui compare l'excitation d'un tournage à celle d'un casse. Jean Ruimi coupe court. Il a du mal avec une certaine « idéalisation » du milieu dont il regrette d'avoir fait partie. Son combat, désormais, c'est que toutes les prisons puissent proposer une pratique théâtrale. Dans sa vie, il a toujours recherché l'intensité : il aurait aimé qu'on lui dise avant que le théâtre pouvait lui en procurer.

ANNABELLE MARTELLA
Envoyée spéciale à Marseille
Photo YOHANNE LAMOULÈRE.
TENDANCE FLOUE

AMOURS (2) de JOËL POMMERAT jusqu'au 22 janvier en avant-première à Marseille.

Les Inrockuptibles

Joël Pommerat réactualise ses “Amours”, toujours aussi brutales que délicates

Par Fabienne Arvers / 19 avril 2023



“Amours (2)” © Blandine Armand

Thomas Guerry, Chrystèle Khodr, Joël Pommerat, Amine Adjina et Émilie Prévosteau...

Voici notre sélection de spectacles à voir cette semaine.

Amours (2), par Joël Pommerat

On l'avait découvert en avant-première à la Friche la Belle de Mai de Marseille il y a plus d'un an. Depuis, ce spectacle éblouissant de simplicité et d'intensité tourne et s'impose comme l'un des plus forts de la saison. Interprété par trois comédiennes et deux comédiens, d'anciens détenus qui ont fait le choix d'être acteurs à leur sortie de prison après avoir découvert et expérimenté le théâtre en milieu carcéral, Amours (2) se compose d'extraits de pièces du metteur en scène Joël Pommerat. Autant de situations qui, en parlant d'amour, disent la douleur, le manque, la séparation, la sidération joués au milieu du public dans un espace nu qu'habite simplement la magie du théâtre.

Les Inrockuptibles

Joël Pommerat réactualise ses “Amours”, toujours aussi brutales que délicates

Par Igor Hansen-Love / 4 février 2023



“Amours (2)” © Blandine Armand

“Amours (2)” est la reprise d’une pièce créée en prison avec des détenus, faite de fragments d’anciens spectacles. Un plateau dépouillé mais une merveille d’écriture et un ravissement d’incarnation.

Amours (2) est peut-être mineure dans le répertoire du metteur en scène Joël Pommerat à côté des immenses *Cendrillon*, *Ça ira (1) Fin de Louis*, [Contes et légendes](#) (la liste est longue...). Elle s’impose néanmoins comme une pièce majeure dans le paysage théâtral actuel, et l’un des plus beaux spectacles vus en 2022. Malgré son dépouillement. Malgré sa brièveté. Malgré sa finalité a priori sociale.

Comme beaucoup, l’artiste intervient dans des prisons pour travailler avec des détenus. Avec [Caroline Guiela Nguyen](#), il crée, à la Maison Centrale d’Arles, *Marius* d’après un texte de Marcel Pagnol, en 2017. Puis *Amours (1)*, en 2019 (qu’il dirige seul cette fois), une pièce faite de fragments de trois anciens spectacles (*Cet enfant* – la recreation de *Qu’est-ce qu’on a fait ?*, 2003 –, [La Réunification des deux Corées](#), 2013 et *Cercles/Fictions*, 2010). *Amours (2)* en est la reprise, à quelques ajustements près. Jean Ruimi, l’un des prisonniers, a depuis été libéré ; le voilà désormais devenu comédien professionnel. Il partage l’affiche avec Redwane Rajel, un ex-détenu également, repéré

dans [Hamlet à l'impératif](#) d'Olivier Py au Festival d'Avignon, et trois comédiennes professionnelles : Roxane Isnard, Élise Douyère et Marie Piemontese.

Sur le plateau, il n'y a rien – ou presque

Amours (2) n'a rien d'un best of de Pommerat. Il s'agit plutôt d'une série de variations sur l'amour malade, et la brutalité inouïe qu'il peut engendrer. Au fil de scènes qui excèdent rarement la dizaine de minutes, on y découvre, entre autres, un fils mal aimé et son père buté s'affrontant enfin à armes égales, un couple vacillant quand le fantôme d'une histoire passée revient les hanter, une mère dépassée par les événements offrant son bébé à des amants stériles. Sur le plateau, il n'y a rien – ou presque (deux chaises, autant de spots, un téléphone portable), à l'inverse des créations habituelles du metteur en scène où les effets sonores et lumineux, omniprésents et extrêmement travaillés, participent à la sidération artistique. Et pourtant, celle-ci reste intacte. C'est bien l'écriture et la direction d'acteur·trices qui font que le théâtre de Pommerat est le théâtre de Pommerat : des précipités de vie croqués au cordeau, le quotidien bousculé par le drame et les expériences limites, l'humour noir et malicieux de son auteur au détour de chaque phrase, et ce jeu si juste, si délicat, si intense de ses comédiens et comédiennes, amateur·trices et professionnel·les.

la terrasse

Joël Pommerat met en scène *Amours (2)*,
prolongement d'une expérience théâtrale en prison



THÉÂTRE DES BERNARDINES / TEXTE ET MISE EN SCÈNE JOËL POMMERAT

Publié le 19 mai 2022 / Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

C'est en avril 2019, à la Maison Centrale d'Arles, que l'auteur et metteur en scène Joël Pommerat a créé *Amours (1)*, un objet théâtral interprété à l'intérieur de la prison par un groupe de détenus. Aujourd'hui libérés, trois de ces acteurs présentent, aux côtés de trois comédiennes, une nouvelle version de ce spectacle destinée à être jouée au sein de lieux non théâtraux.

Comment avez-vous été amené à faire du théâtre au sein de la Maison Centrale d'Arles ?

Joël Pommerat : J'y suis allé la première fois en 2014, pour rencontrer un détenu, Jean Ruimi, qui souhaitait mettre en place un atelier de théâtre. L'autorisation d'organiser cet atelier lui a été accordée, avec la recommandation de se faire accompagner par un artiste professionnel. C'est à ce moment-là que j'ai été contacté. Au début, je n'étais pas persuadé d'être la bonne personne pour cela. Mais finalement, après avoir rencontré Jean Ruimi, j'ai trouvé son projet intrigant, ambitieux,

avec une véritable démarche artistique. Cela m'a donné l'envie et la curiosité de prendre part à ce travail. Intitulé Désordre d'un futur passé, ce premier spectacle a été une réussite. Il nous a donné envie de continuer. C'est ainsi que sont nées une adaptation de *Marius* de Pagnol, puis *Amours (1)*, la première version de la représentation que nous présentons aujourd'hui. Les différentes scènes de ce spectacle à fragments sont liées à la relation amoureuse au sens large, pas simplement à l'Amour avec un grand A, mais aussi au manque d'amour, à tout ce qui fait lien ou non entre deux êtres.

Pourquoi avez-vous choisi, pour cette nouvelle version d'*Amours (1)*, de conserver l'idée d'une représentation sans décor, sans costume, sans lumière... ?

P.: Ce dépouillement est né d'une contrainte. C'est l'institution pénitentiaire qui nous a demandé, pour *Amours (1)*, de créer un spectacle léger. Le dépouillement qui en a résulté nous a permis d'éprouver une expérience forte et irremplaçable. Nous avons compris et senti des choses nouvelles, des choses essentielles, notamment que le dénuement esthétique et la proximité avec les spectateurs permettent un lien poussé à son extrême avec le public. J'ai eu envie, avec *Amours (2)*, de prolonger cette expérience à l'extérieur de la prison.

**« Mon théâtre cherche l'intimité, cherche à établir un lien fort
entre les spectateurs et les acteurs. »**

Diriez-vous que cette nouvelle façon de faire du théâtre correspond, dans ses fondamentaux, au théâtre que vous créez depuis les années 1990 avec la Compagnie Louis Brouillard ?

P.: Je pense que oui. Ce qui ne veut pas dire que le travail esthétique que je réalise habituellement ne sert à rien. Car le dépouillement d'*Amours (2)* ne fonctionnerait pas au sein d'un théâtre, dans un rapport scène/salle traditionnel. Devant une salle de cinq cent personnes, ce dépouillement ne pourrait évidemment pas être reçu de la même façon que par 50 personnes installées dans une pièce de 70 mètres carrés. Finalement, je crois que même lorsqu'il met en jeu de grands effets de mise en scène, mon théâtre cherche l'intimité, cherche à établir un lien fort entre les spectateurs et les acteurs.

Pensez-vous que l'expérience que vous avez vécu en créant *Amours (2)* va faire évoluer votre travail ?

P.: J'ai en effet l'impression que je ne pourrai plus faire du théâtre comme si cette expérience n'avait pas eu lieu. Mais, avant cela, j'avais déjà créé des spectacles qui avaient pour objectif de produire de la proximité, de casser l'éloignement qu'induit un rapport scène/salle traditionnel. Notamment à travers des scénographies circulaires, ou un dispositif en bifrontal. Et puis, pour *Ça ira (1) Fin de Louis*, j'ai fait en sorte que la scène se prolonge dans la salle. La question de l'éloignement et de la proximité a toujours été pour moi une question essentielle.

UBU

Scènes d'Europe

European stages

Joël Pommerat vient de présenter, lors d'avant-premières (du 18 au 22 janvier 2022), dans une petite salle de la Friche de Mai à Marseille, sa nouvelle création, « Amours (2) ». Le projet s'inscrit dans le travail qu'il poursuit depuis 2014 avec un groupe de détenus de la Maison Centrale d'Arles. À l'origine de cette aventure, il y a la rencontre fortuite avec le théâtre de Jean Ruimi dit Yeux-bleus, ex-légende du milieu marseillais. Pourtant, ce n'était pas gagné : « J'avais été voir une pièce à la prison des Baumettes et ça ne m'avait pas plu » a raconté Jean Ruimi lors d'une rencontre avec le public. Et puis, il s'est pris au jeu et il a commencé à monter des petits spectacles avec d'autres détenus : « Ceux qui venaient pour s'amuser, je leur disais non ». Pour lui, il fallait « enlever les murs des Baumettes : « La seule chose qui pouvait me faire rester là, c'est le théâtre » ... Plutôt que de jouer la comédie, Jean Ruimi voulait « écrire ». « J'aime la création. On écrivait des textes et on les jouait sur place. Si ça me touchait moi, pourquoi cela ne toucherait pas les autres ? » Son initiative ayant du succès, la direction des Services Pénitentiaires lui propose de la poursuivre avec l'aide d'un professionnel. Il n'en était pas question pour Jean Ruimi jusqu'à ce qu'on lui présente Joël Pommerat. Et là, ce fut une évidence : « Joël est arrivé. On a commencé à discuter. Quelque chose s'est passé... C'est mon patron et c'est mon ami. » Après « Désordre d'un futur passé », « Marius » et « Amours (1) » joués en prison, « Amours (2) » est le quatrième spectacle qu'ils créent ensemble. Et cette fois, il y a l'idée de tourner, de jouer « à l'extérieur ». Pas dans des salles destinées au théâtre mais dans d'autres lieux, plus inattendus, comme cette petite salle, un peu à l'écart, de la Friche de Mai. Pour y accéder, il a fallu passer une porte grillagée, et suivre une longue allée, l'Allée des Horizons, ça ne s'invente pas !

Joël Pommerat a fait un montage de fragments de trois de ses pièces « La Réunification des deux Corées », « Cet enfant », « Cercles/Fictions » : « On les a très peu retouchées. On a juste fait quelques coupes et changé des mots » a expliqué Joël Pommerat. Au départ, il avait sélectionné une vingtaine de scènes. À l'arrivée, il en reste dix. Ce sont de courts instants de la vie ordinaire : une violente altercation entre un père et son fils, un homme et une femme qui se séparent car, dit-elle, « l'amour, ça ne suffit pas », deux amies d'enfance qui s'accusent mutuellement de trahison, une adolescente rebelle qui rejette son père chômeur, une jeune mère qui abandonne son bébé à un couple sans enfant etc. Des scènes d'amour et de désamour, où la violence alterne avec la tendresse non dite ou la douceur, et la mélancolie avec l'humour : « Il faut que l'ordre de ces petites histoires produisent du sens, il fallait trouver comment les choses résonnent entre elles » a précisé Joël Pommerat.

C'est un auteur qui écrit ses pièces en pensant à ses acteurs. Donc, il a fallu que les six comédiens « d'Amours (2) » (Agnès Berthon, Élise Douyère, Samir Hammou, Roxane Isnard, Redwane Rajel, Jean Ruimi) « endossent » des rôles qui avaient été écrits pour d'autres : « On avait du temps. On a tâtonné. Les comédiens ont exploré le double des rôles qu'ils jouent dans le spectacle. Il y a beaucoup de propositions qui proviennent d'eux.» Redwane Rajel parlera d'un « travail collectif, d'un travail de chercheur ». Et ça fonctionne très bien. On est frappé par la justesse, la vérité de leur interprétation. C'est d'autant plus fort qu'ils jouent dans un rectangle vide, entouré d'une quarantaine de spectateurs, si proches et parmi lesquels il leur arrive de s'asseoir : une simple croix indique les chaises qui leur sont réservées. Pas d'éclairages : la lumière qu'on coupe et qu'on rallume suffit à créer un univers. Pas de costumes, c'est comme si l'on croisait ces gens dans la rue, qu'on les surprenait dans leur vie. On est face au vécu, à l'authenticité des comédiens. C'est très intense. Pas d'accessoires hormis un téléphone portable et un livre. Pas de musique sauf quelques refrains connus qui résonnent comme une note ironique. Par exemple, « Tout l'amour que j'ai pour toi » de Dario Moreno... Pour Joël Pommerat, il s'agissait de « casser la distance de la convention théâtrale ».

Bien entendu, tout le travail que la Compagnie Louis Brouillard réalise avec ce groupe de détenus depuis six ans représente une réussite incontestable du point de vue de leur réinsertion : « Le théâtre, ça porte quelque chose pour l'humain » dira Jean Ruimi. Mais « Amours (2) », c'est d'abord un beau spectacle. Un geste artistique fort.

C.B.



Photo : © Christophe Loiseau : Joël Pommerat et Jean Ruimi répétant "Marius".

AMOURS (2) DE JOËL POMMERAT.

Publié par Véronique Hotte, 24 avril 2023, [en ligne](#)



“Amours (2)” © Blandine Armand

Le sentiment dans tous ses états - filial, maternel, conjugal, amical, amoureux.

L’auteur et metteur en scène Joël Pommerat intervient à la Maison Centrale d’Arles depuis 2014. Un premier spectacle en 2015 *Désordre d’un futur passé* de Jean Ruimi a été l’occasion de représentations ouvertes au public et à la presse, suivi en collaboration avec Caroline Guiela Nguyen par un autre spectacle, *Marius*, une réécriture de la pièce de Marcel Pagnol, avec le même groupe de détenus, un spectacle présenté à la Maison Centrale d’Arles en 2018, et dans les anciens ateliers des Baumettes historiques en 2019, dans le cadre de l’« Adieu aux Baumettes ». Et le travail régulier avec ces détenus à la MCA a conduit à la création d’*Amours (1)* en 2019.

Pour ce spectacle, Joël Pommerat, tenu par les contraintes de logistique d’une démarche théâtrale en prison, décide de se passer de décor, lumière, son, costumes, accessoires, pour n’utiliser que quelques chaises de la salle nue de l’atelier de théâtre. La jauge est réduite à l’extrême pour une salle disposée en fer à cheval ; les comédiens jouent dos au mur du lointain ou sont assis, ou s’installent avec les spectateurs sur une des rangées de sièges et font face à leur interlocuteur.

Les scènes sont issues de pièces de Pommerat, *La Réunification des deux Corées*, *Cet enfant*, *Cercles/Fictions*, composant *Amours (1)*, spectacle qui parle d’amour, ouvertement ou pas. En 2020 et 2021, deux détenus sont libérés : l’occasion de reprendre le spectacle à l’extérieur, avec les trois comédiennes professionnelles initiales - Roxane Isnard, Elise Douyère et Agnès Berthon. Un troisième acteur, formé dans une autre prison et libéré, rejoint le groupe d’*Amours (2)*.

Installés, les spectateurs attendent que le silence se fasse pour que le spectacle advienne ; or, deux hommes parlent sans trop élever la voix, ils se disputent et s’opposent manifestement. Vont-ils se taire ? Le public réalise assez vite qu’*Amours (2)* a déjà commencé. Jean Ruimi joue le père, et Redwane Rajel le fils, les deux locuteurs improvisés s’expriment sèchement, ostensiblement en

colère. Le plus jeune n'admet pas la violence paternelle subie dans son enfance, jusqu'à présent. Pourquoi ne pas savoir parler à son fils ? Le père fait amende honorable : il n'a pu faire autrement.

Une scène met en présence un père et sa fille, en face d'une assistante sociale ou psychologue. Le père, malade et dépressif, ne supporte plus de ne pouvoir re-travailler : sa fille le tance durement, l'humilie, lui rappelant sans cesse son incapacité et son inutilité à quoi que ce soit. La médiatrice admoneste de son côté « l'agresseuse », et rejette l'argumentaire de cette malmenée.

Deux amies se parlent, face à face ; l'une dit à l'autre qu'elle ne pensait pas, au début de leur relation, qu'elles parviendraient à une telle complicité, tant celle-ci lui semblait méprisante et arrogante. La déclaration heurte douloureusement l'amie concernée, la médisante ne retire pas ses propos, et les adresses s'enveniment et s'exacerbent jusqu'à la rupture définitive.

Une jeune mère interpelle un couple de ses voisins qu'elle sait sans enfant, et qu'elle considère comme sympathiques et aimants : elle les enjoint à recueillir son nourrisson tenu dans ses bras. Le couple est interloqué, précisant à la « donneuse » que ces choses-là ne se font pas comme ça.

Deux voisins - une femme et un homme - attendent patiemment un soir leur conjoint respectif qui tarde à rentrer : la première avoue qu'elle a pleine confiance en son compagnon aimé, tandis que le second, fidèle aussi à sa compagne, dit être sensible au charme de cette voisine proche avec laquelle il s'entretient. Plus tard, on retrouvera les deux interlocuteurs dans la même attente alors qu'ils entendent du bruit dans l'escalier : sont-ce les retardataires qui surgissent enfin ? Il semble qu'ils s'attardent ensemble à l'extérieur, sans discrétion ni souci de pudeur ou des convenances...

Franc, sans prétention, « naturel », le théâtre de Joël Pommerat capte l'attention, livrant en vrac au public ces paroles confiées, souvent non-dites ou tues, inavouées encore par bienséance. Belle ressaisie de la part d'humanité et de sincérité que chacun recèle en soi - la vraie reconnaissance.



AFP - Avec *Amours (2)*, Joël Pommerat cherche terrain vierge pour théâtre à nu

Lundi 24/01/2022 - 08:42 UTC+1 | 599 mots par Juliette RABAT

Du théâtre revenu à l'essentiel : avec *Amours (2)*, présenté en avant-première ce week-end à Marseille, Joël Pommerat poursuit, hors les murs de la prison mais dans une économie de moyens intacte, le travail engagé depuis 2014 avec des détenus purgeant de longues peines.

Après une première version d'*Amours* créée en 2019, c'est le quatrième spectacle monté par le très plébiscité metteur en scène et sa compagnie Louis Brouillard avec un petit groupe de détenus de la maison centrale d'Arles (Bouches-du-Rhône).

Dans une petite salle aux allures d'entrepôt de la Friche de la Belle de Mai, pôle culturel marseillais, l'espace scénique est délimité par une quarantaine de chaises en plastique disposées en U sur lesquelles se serrent les spectateurs, masques FFP2 vissés aux oreilles.

"Tu sais, si je ne t'avais pas imposé ma loi, c'est toi qui me l'aurais imposée", lance, à brûle-pourpoint, un père à son fils. "Tu m'as terrorisé toute mon enfance, toute mon adolescence, toute ma jeunesse. J'ai peur de toi", lui répond ce dernier.

Des chaises pour tout accessoire, un simple interrupteur rythmant la succession des scènes en guise d'éclairage et, tenant lieu d'horizon, une seconde pièce hors-champ qui devient comme un espace de fuite pour les personnages et d'où émanent bruits de coups ou sons d'ébats.

Tentation de l'amour de jeunesse croisé par hasard, couple en mal d'enfant, amitié mise à mal par un souvenir : les pathologies de l'amour se déclinent en une série de saynètes dans lesquelles les mots pesés et incisifs de Joël Pommerat tiennent, avec leurs interprètes saisissants de justesse, le premier rôle.

Un dépouillement d'abord dicté par les contraintes logistiques inhérentes à la détention après deux précédents spectacles, *Désordre d'un futur passé* en 2015 et *Marius* en 2017, qui étaient "extrêmement ambitieux et lourds sur un plan technique", explique Joël Pommerat.

"Donc *Amours* a été fait dans cette forme très légère, très dépouillée, sans décor, sans costumes" puisqu'il fallait faire "un objet le plus discret et simple possible" afin de continuer à travailler dans le milieu carcéral, poursuit-il.

- "Virginité" -

Amours (2) ne conserve qu'une dizaine de textes, tirés de trois précédents spectacles de Joël Pommerat, pour cinq à six comédiens quand la première version en comptait environ le double.

Parmi eux, deux anciens détenus: Redwane Rajel, qui a déjà joué sous la direction d'Olivier Py au Festival d'Avignon, et Jean Ruimi, l'homme à l'initiative de la troupe formée à la prison d'Arles. Ils sont accompagnés de trois comédiennes professionnelles.

"La plupart des gens avec qui on a construit cette équipe ne sont jamais allés voir un spectacle de théâtre. Donc on a fabriqué du théâtre en toute innocence, en toute virginité", raconte Joël Pommerat, 58 ans, dont chacune des créations fait salle comble à Paris.

"Dans le fond, c'est ça qui m'a retenu, cet engouement. Les gens avec qui on a bossé, ce sont les plus gros travailleurs que j'ai rencontrés. Des passionnés et des amoureux du travail", confesse-t-il, décrivant une expérience loin de l'entre-soi théâtral, ce "petit monde de gens qui se ressemblent".

Pour la tournée, qui devrait débiter en septembre, Joël Pommerat imagine jouer *Amours (2)* dans une boucherie, un casino, un gymnase, une paroisse même. "A partir du moment où on arrive à faire une configuration comme celle-ci, à peu près, on peut jouer n'importe où".

"Le grand principe, c'est de garder cette intimité: faire du théâtre pour un petit nombre de spectateurs pour pouvoir aller le plus possible dans la proximité", ajoute-t-il.

N'importe où sauf peut-être sur un plateau de théâtre: "C'est bien d'être à un endroit neutre où le théâtre n'est pas attendu".

© Agence France-Presse

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES



Des tranche(s) de vie abîmée ciselée(s) par Pommerat

Publié le 22 janvier 2022

À la Friche de la Belle de Mai, dans le cadre d'un projet de réinsertion de détenus, lancé en 2014 en partenariat avec la Maison d'arrêt d'Arles, Joël Pommerat invite avec *Amours (2)* à une plongée vertigineuse et prenante autour de variations amoureuses. Un spectacle saisissant de réalisme !

Dans les allées bétonnées de la Friche de la Belle de Mai, l'air glacé de janvier s'engouffre, saisissant de froid les passants, les badauds, les skateurs, mais aussi le public venu voir d'un côté [Le Cabaret des Absents](#) de Cervantès, de l'autre, en comité beaucoup plus confidentiel, en raison du dispositif scénique, à peine une quarantaine de spectateurs, la dernière création de [Joël Pommerat](#) avec d'anciens détenus.

Un projet au long court

En 2014, la directrice de la maison d'arrêt d'Arles fait appel au metteur en scène, fondateur de la [Cie Louis Brouillard](#), pour participer à un atelier d'art dramatique en Prison, malgré les réticences de **Jean Ruimi**, détenu tout juste transféré des Baumettes et à l'initiative d'un projet de réinsertion et d'écriture d'une pièce de théâtre, au cœur de l'établissement pénitentiaire. Face à face, yeux

dans les yeux, les deux hommes se rencontrent, échangent, se parlent et se dessinent très vite les prémices d'une belle amitié, d'une complicité. Après *Marius*, une réécriture de la pièce de **Pagnol**, en collaboration avec **Caroline Guiela Nguyen**, *Amours (2)* est leur quatrième collaboration.

Une autre vie

Depuis libéré, intégré à la Cie Louis Brouillard, celui qu'on appelait les « Yeux Bleus », quand il faisait encore partie du grand banditisme marseillais, a trouvé sa voie, celle de la réinsertion, d'un après sur les planches, dans la lumière des projecteurs, au service d'un texte, d'un propos, d'un auteur. Avec beaucoup de pudeur, l'homme qu'il est devenu, plein d'humilité, de fierté, ayant une aura naturelle, une présence ténébreuse, autant que solaire, rêve à voix haute, presque sourde, de pouvoir aider tous ceux qui sont encore derrière les barreaux, en mettant notamment en place des ateliers théâtre dans toutes les prisons de France.

Puiser dans le répertoire

Pour ce nouveau projet, soutenu par la Région PACA mais aussi par la maison d'arrêt d'Arles, **Joël Pommerat** a souhaité continuer à travailler avec trois comédiens – **Redwane Rajel**, **Jean Ruimi** et **Samir Hammou** –, rencontrés en milieu carcéral et libérés depuis, et trois de ses fidèles comédiennes – **Roxane Isnard**, **Elise Douyère** et **Agnès Berthon**. Retournant à un style plus épuré, sans décor, sans costumes, sans éclairage, il revisite une dizaine de saynètes de son répertoire, issues de trois de ses œuvres emblématiques, *La Réunification des deux Corées*, *Cet enfant* et *Cercles/Fictions*. S'appuyant sur une matière brute, viscérale, le vécu de ses interprètes, il insuffle à ses histoires courtes faites d'amours filiales, de passions, de tendresse, de liens tenus, de rapports sociaux singuliers, une densité saisissante, un réalisme puissant. Tout est faux, tout est vrai. Avec presque rien, revenant à l'essence même du théâtre, le metteur en scène perfectionniste touche juste. Des bruits des percussions, venant du dehors, recouvrent parfois la voix des interprètes. Le regard du metteur en scène s'obscurcit. L'instant est fugace. Très vite, ses yeux frisent, pétillent. Le plaisir de voir au fil des minutes s'épanouir ses comédiens, le rend simplement heureux.

Au plus près du jeu

Dans une salle grise, basique, dépourvue du moindre artifice, des sièges sont disposés en tri-frontal. Assis avec les spectateurs, les artistes se fondent dans le décor. Un regard complice, un sourire, un geste imperceptible, l'un prend la parole, en harangue un autre. Un récit se tisse, puis un autre. Un père reproche à son fils de se laisser bouffer par son enfant. Une femme s'inquiète de la manière dont une fille parle à son paternel, un mari aimant accompagne son épouse dans un parc, lui raconte encore et toujours la même histoire, la leur, celle dont elle a perdu le souvenir. Une heure durant, les personnages défilent, les mots trop longtemps tus se libèrent. Les petits riens et les petits maux du quotidien, les fêlures, les brûlures, font jour, s'insistent à fleur de peau, éclatent là, juste à côté, à portée de main. Témoin intime des drames de l'existence, le spectateur entre dans la danse émotionnelle. Il est, à son corps défendant, l'un de ses protagonistes.

Bien plus que de l'art vivant

Avec *Amours (2)*, **Joël Pommerat** signe un spectacle profondément humain, un moment troublant qui brouille la frontière entre réalité et fiction, entre jeu et incarnation. Bien au-delà du théâtre, la pièce ouvre la porte de la rédemption et du droit à une seconde vie.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Marseille

Amours (2), Une création théâtrale de Joël Pommerat à partir de ses textes

La Réunification des deux Corées, Cet enfant, Cercles/Fictions.

La Friche Belle de Mai

41 Rue Jobin

13003 Marseille

jusqu'au 22 janvier 2022

Durée 1H environ

Tournée à venir sur la saison 22/23

Mise en scène de Joël Pommerat assisté de Lucia Trotta

avec Agnès Berthon, Elise Douyère, Samir Hammou, Roxane Isnard, Redwane Rajel, Jean Ruimi

Avec la collaboration artistique de Roxane Isnard, Lucia Trotta, Elise Douyère et Jean Ruimi

Direction technique d'Emmanuel Abate

Crédit photos © Christophe Loiseau

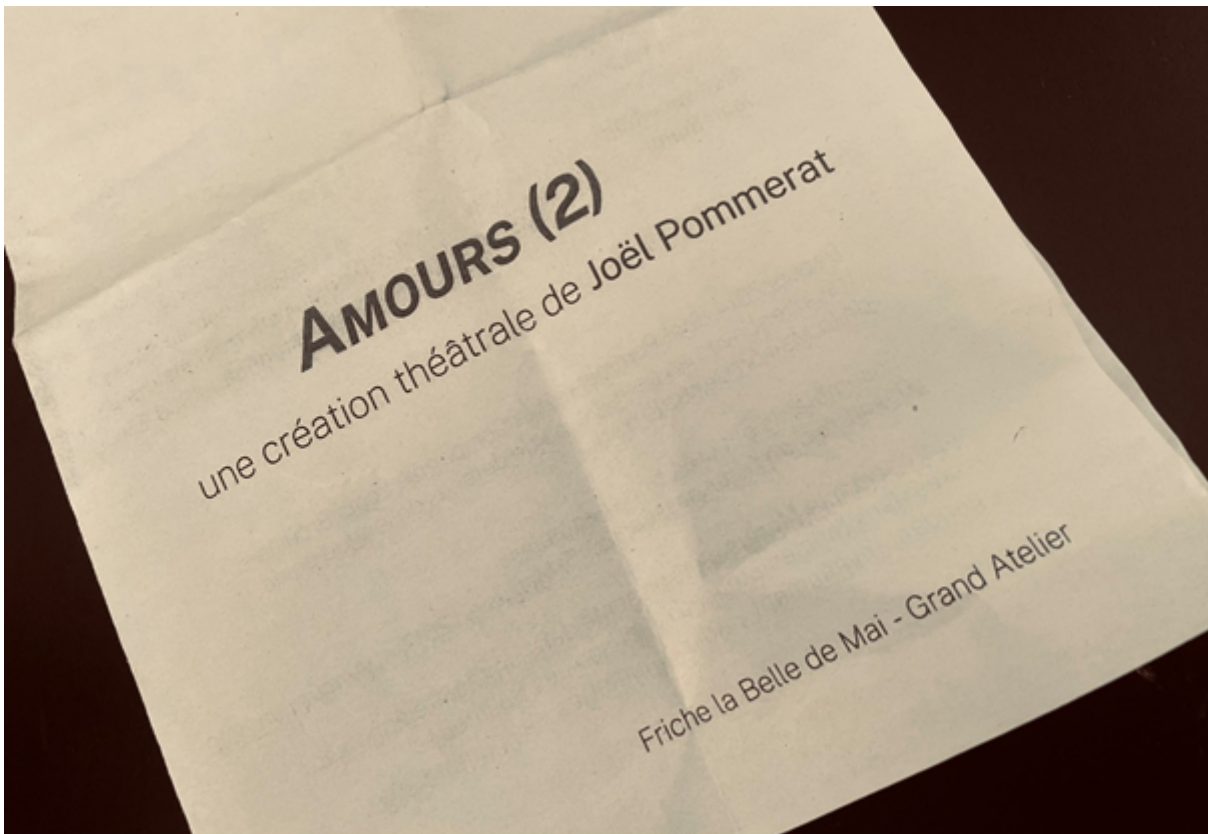


arnaud maïsetti | carnets

Joël Pommerat | des amours à bout portant

Amours (2)

24 janvier 2022



Amours (2), une création théâtrale de Joël Pommerat

Avec la collaboration artistique de Guillaume Lambert et Roxane Isnard

Avec Agnès Berthon ; Élise Douyère ; Samir Hammou ;

Roxane Isnard ; Redwane Rajel ; Jean Ruimi

Production Compagnie Louis Brouillard ;

en collaboration avec la Maison Centrale d'Arles

et la Direction Interrégionale des Services Pénitentiaires Sud-Est.

Marseille, *La Friche Belle de Mai*, janvier 2022

S'il semble vain de parler d'amour, c'est que le mot est tant usé, tant délavé et dégradé, qu'on ne peut rien lui faire endosser qui n'ait été déjà porté, et soit sublimé soit sali. Puis, l'amour sert bien souvent à faire écran pour résoudre faussement toute l'épaisseur des liens qui unissent les êtres et mieux taire ce qui les fracture. Justement : c'est ce chemin de la complexité et des contradictions — si périlleux, mais tellement fécond — qu'emprunte Joël Pommerat dans sa dernière création, d'une beauté crue et déchirante. C'est qu'il ne s'agit pas ici de dire ce qu'il en est de l'amour, mais de traverser sa pluralité, et surtout d'observer, à hauteur d'épaules, ce qu'on ose dire en son nom qui est souvent d'une terrible violence. Plutôt que la grande scène spectaculaire, plutôt que la fable en surplomb, exemplaire et édifiante, ce sont dix fragments arrachés à son répertoire que propose Pommerat, et tout change : ainsi à l'os, l'écriture se révèle telle qu'en elle-même, cruelle et dévastatrice, drôle et irrévocable, dénudant les êtres et les révélant. Dix scènes, qui sont autant de théâtre des amours blessées où l'aveu témoigne des non-dits : dix moments ultras brefs qui désossent le spectaculaire de la scène pour jeter, dans l'intimité de la présence, mille façons d'être à l'autre et pour soi-même le visage monstrueux de l'amour comme on ne peut pas le dire.

Une heure, un peu plus : une traversée par éclats — comme le verre brisé d'un miroir. De *La réunification des deux Corées* [1], *Cet enfant* [2] et *Cercles/Fictions* [3], Joël Pommerat s'est saisi de quelques scènes — une vingtaine, réduite ensuite à dix — tournant autour de ce qui est un thème seulement en apparence : l'amour y est à chaque fois un levier servant à soulever ce qui fonde la relation entre deux corps, deux désirs. Dix fois, on rejouera le théâtre entêtant de la déchirure : dix fois, se saisir de l'instant où tout se joue. Un théâtre par intensité successive, par déflagration.

Un père reproche à son fils la manière dont il élève son enfant, et ce fils de lui répondre, charriant des années de ressentiment, au nom de la honte éprouvée d'être celui qui s'est tu devant la violence de son père ; deux amies se souviennent de leur rencontre : l'une des deux, malgré elle, met à mort cette amitié, en rapportant combien l'autre lui paraissait arrogante alors ; une femme quitte son amant, mais sans pouvoir lui donner les raisons ; une jeune mère, incapable d'élever son enfant, l'abandonne à ses voisins, *par amour...* « Par amour » est toujours l'explication qu'on serait tenté *parasseusement* de donner aux situations aberrantes qui engagent notre désir, à nous-mêmes inconnu. À mettre à nu ces situations, Pommerat opère vivant ce désir : sans la chair des récits, sans

le long développement des devenirs, des raisons, des alibis, il reste ces corps flottant dans leur existence et dérivant à bord de leur solitude. Nous-mêmes, renonçant à deviner les raisons, n'envisageons que les conséquences qui seules importent au présent : les dévastations.

Car le présent est le seul critère, le moment du danger. Il est ce lieu où se dénouent brutalement tout à la fois la crise et les individus : où l'une et les autres se libèrent au prix de la déchirure. Plus que l'amour, inconsistant et multiple, c'est bien le présent qui semble la matière avec laquelle travaillent les acteurs et le metteur en scène : ce territoire en partage, de bascule et de vérité. *Théâtre en présence*, c'était le titre d'un bel essai écrit par Joël Pommerat en 2007 : et c'est précisément là que tout se joue. Resterait à dire en présence de quoi, de qui ?

Aux scénographies précises et impressionnantes des spectacles de la Compagnie Louis Brouillard — spectaculaire qui en est son empreinte, sa marque —, répond ici, comme en contrepoint et en creux, une scène dépouillée, et plus encore. On est dans les entrailles de la Friche Belle de Mai, pas même dans une salle, plutôt un sas entre deux espaces, quelques néons au plafond, quatre murs qui délimitent à la fois le plateau et l'espace visible : une dizaine de chaises posées contre ces parois qui accueilleront le public, placé sur l'espace de jeu, comme à bout touchant — la parole des acteurs surgira parmi nous, assis comme nous, du même endroit du monde et pourtant ailleurs, se levant, mais comme pour prendre appui sur le théâtre, avant de le quitter, disparaître derrière les murs ou revenir s'asseoir à côté de nous. Les noirs de plateau qui sont comme une signature des spectacles antérieurs ne sont obtenus qu'en éteignant les lumières, à vue. Le spectaculaire ne tient plus à l'impeccable fabrique de l'illusion, mais relève tout entier de la parole et des présences, livrées, ainsi, paumes ouvertes. Spectacle de l'intimité, pour un théâtre où l'intimité est véritablement l'enjeu, celle d'une effraction, d'une impossible formulation. Spectacle qui ne pourra être accueilli qu'hors des théâtres, mais dans de tels espaces de l'entre-deux, « pas fait pour ça », où l'indétermination du lieu appelle aux territoires multiples des scènes, à ces possibles innombrables. « Un théâtre a capella », dira l'un des acteurs lors de l'échange qui suivra le spectacle : la formule est belle qui témoigne aussi bien d'un dépouillement que d'un risque, d'un saut dans le vide et d'une libération.

Il fallait sans doute cela pour dire — dans une langue elle-même nue, mais jamais banale — l'amour, et ce qu'il en coûte, les violences qu'on inflige en son nom et qui, elles aussi, mettent à nu, font le vide. Il fallait cet espace vide pour l'emplir de toutes ces terreurs du lien, des beautés aussi de ce qui reste innommable dans ce qui noue les êtres ensemble, malgré eux. Ces amours déjouent la tentation de dire le tout de l'amour : au contraire : il fallait ce tourniquet des situations pour ne jamais épuiser ce que, sous ce mot d'amour, on désigne mal, et dont on ne fait l'épreuve que dans la tension, les choix impossibles, ceux qui désarment.

D'une scène à l'autre, théâtre(s) sans cesse déplacé(s) par le vertige qui se produit, dans le déferlement des scènes : ces amours répondent à la même dramaturgie du conflit qui libère les forces et jette les acteurs à chaque fois dans des situations intenses ou extrêmes — brutalement, les acteurs abandonnent un rôle pour un autre, exigeant d'eux tout à la fois une empathie totale et un relâchement absolu, une précision folle dans la saisie des enjeux, mais sans jamais s'appesantir ;

à chaque fois, tout a eu lieu, de l'amour et de ses impasses, mais il faut tout reprendre — c'est comme s'il n'y avait jamais de leçon, que des désastres ou des reconnaissances.

Cette création, arrachée des textes antérieurs, dépouillant une certaine manière de faire du théâtre, comme s'il s'agissait d'un précipité chimique rassemblant les expériences passées, mais les réduisant à son extrême degré d'intensité et d'exigence, se saisissant de la fable seulement dans l'épreuve de feu qui en révèle les failles et les puissances, témoigne aussi d'une expérience de création. Depuis plusieurs années, Joël Pommerat intervient en Maison d'Arrêt auprès d'un groupe de théâtre fondé par un détenu, [Jean Ruimi](#), aujourd'hui libéré. Autour de lui, et dans le compagnonnage avec le metteur en scène, s'est écrit et joué un premier spectacle — *Désordre d'un futur passé*, écrit par Jean Ruimi —, puis une adaptation de *Marius* de Pagnol, présenté au public dans la prison des Baumettes à Marseille : spectacles interprétés par les détenus eux-mêmes et travaillés au long d'ateliers au sein de la Maison centrale d'Arles. C'est dans ce cadre qu'a été élaboré *Amours (2)*, qui fait suite à un premier *Amours*, déjà rêvé sur la même forme. Mais ce second *Amour* a fait le mur : mêlant d'anciens détenus avec des comédiennes de la compagnie, il donne à entendre, à égalité, le travail d'acteurs et d'actrices aux trajectoires multiples : c'est aussi cela qu'on entend, ces voix traversées qui se livrent au seul présent qui importe, celui qui se fonde sur l'horizontalité de l'échange.

« Ça recouvre quoi le mot « amour », alors ? Ça recouvre tout, ça ne recouvre rien ! Si on veut raconter d'une manière un peu plus fine quand même, on est obligé de prendre d'autres chemins », confiait Bernard-Marie Koltès. *Amours (2)* ne recouvre rien sous le mot d'« amour » des complexités qu'il engage, mais en fait le point de départ de chemins qui visent à observer les êtres et leurs contradictions, et à jouer, dans la radicale invention du présent, entre ce qui les déplace et ce qui les ouvre à eux-mêmes et à nous.

[arnaud maisetti](#) - 24 janvier 2022

Marcelle

Le Gymnase, théâtre tout terrain (TTT)
Par Nathania Cahen, le 11 novembre 2022



Au départ, ça n'est pas un choix, mais une nécessité. Fermé pour longs travaux, le théâtre privé du Gymnase, à Marseille, doit se réinventer hors ses murs. Imaginer de nouvelles formes. De nouvelles scènes – un ancien McDo' par exemple.

De la réflexion, du désir d'exister même autrement, de la possibilité de nouvelles ouvertures est né « Aller vers ». Une programmation inédite* en huit spectacles vivants pour élargir les publics – embarquer l'ancien et initier de nouveaux.

Les cafés mais aussi les églises, les écoles, les cours d'immeubles « *La crise sanitaire que nous traversons et la fermeture du Gymnase pour travaux nous imposent de repenser notre métier, notre relation au territoire. Avec le nouveau projet Aller vers, nous allons aller vers les gens, là où on ne nous attend pas – les cafés mais aussi les églises, les écoles, les cours d'immeubles...* », expliquait à ce propos Dominique Bluzet, directeur du pôle Les Théâtres (Aix-Marseille).

Dans un ancien fast-food aussi, pour la pièce *Amours (2)*, de Joël Pommerat. L'auteur et metteur en scène poursuit un travail entamé à la Maison Centrale d'Arles. Une partition intime et viscérale sur les liens amoureux et la complexité des relations humaines. Avec pour interprètes d'anciens détenus et trois comédiennes professionnelles de sa compagnie.



Amours(2), pièce de Joël Pommerat ©DR

Cette pièce est jouée les 14 et 15 novembre à l'Après M – l'ancien McDo' des quartiers nord devenu plateforme d'entraide citoyenne. Plus de la moitié des places ont été confiées à l'association, pour en faire profiter ses bénéficiaires.

Autres lieux, autres dates Depuis le mois d'octobre, et jusqu'à la mi-janvier, la chorégraphe Josette Baïz parcourt les collèges du département avec *Une petite histoire de la danse*, revue et corrigée de manière ludique et humoristique. Du 24 au 26 novembre, la comédienne Ariane Ascaride poursuivra son « pèlerinage théâtral » dans les églises marseillaises avec *Les Sermons de Marcel Pagnol*, extraits de ses films et œuvres théâtrales. Quant à la metteuse en scène Marie Vauzelle, cette artiste de la région reviendra bientôt avec *Parlez-moi d'amour*. Ce loto poétique et amoureux est proposé aux publics seniors à Marseille. En 2023, d'autres propositions seront autant d'invitations à sortir de l'entre soi. ♦

Joël Pommerat : l'amour en cavale



Amours (2) de Joël Pommerat - photo Blandine Armand

L'auteur et metteur en scène reprend un spectacle créé à la Maison d'arrêt d'Arles en 2019, avec deux anciens détenus et trois actrices professionnelles. Ce patchwork de saynètes issues de pièces plus anciennes est une petite merveille.

Un choc... Encore un. Malgré sa présence incontournable dans le paysage théâtral, en dépit des modes qui se bousculent, compte tenu de notre soif de nouveauté, le talent de Joël Pommerat nous surprendra toujours. Découverte au Méta, le CDN de Poitiers, dans le cadre des Rencontres d'Automne, *Amours (2)* est pourtant une pièce particulière dans l'œuvre de l'artiste. Pour sa brièveté. Pour son dénuement absolu. Pour ses conditions de créations. Pour son côté « Best of ». Pour sa dimension sociale. Une pièce mineure, diraient certains ; à raison peut-être... Mais qu'importe, l'intensité des moments de théâtre vécus ce vendredi 22 octobre dans le petit auditorium du Musée Sainte-Croix a peu d'équivalent. Et la conclusion s'impose : la magie du théâtre de Joël Pommerat n'est pas qu'une question d'artifices, de lumières, de sons, de moyens et de technique. Elle tient d'abord à son écriture et sa direction d'acteur.

Quelques éléments de contexte, d'abord. Joël Pommerat, comme de nombreux metteurs en scène, travaille dans des prisons, avec des détenus. Il intervient depuis 2014 à la Maison Centrale

d'Arles. Une fois créés, certains spectacles sont ouverts au public et à la presse. Ce fut le cas de *Marius*, d'après un texte de Marcel Pagnol, en collaboration avec Caroline Guiela Nguyen. Ce fut le cas d'*Amours (1)*, en 2019. *Amours (2)* en est la reprise ; à quelques différences près. Depuis, l'un des détenus, Jean Ruimi, a été libéré. Il figure toujours à l'affiche, qu'il partage avec Redwane Rajel, un ancien prisonnier (repéré dans le *Hamlet à l'impératif !* d'Olivier Py) et trois actrices professionnelles : Roxane Isnard, Élise Douyère et Marie Piemontese, actrice historique de la Compagnie Louis Brouillard fondée par l'artiste.

Amours (2) est constituée de fragments de trois pièces du metteur en scène : *Cet Enfant* (la recreation de *Qu'est-ce qu'on a fait ? 2003*), *La Réunification des deux Corées (2013)* et *Cercles/Fictions (2010)*. L'expérience est étrange si l'on connaît le travail du metteur en scène, semblable à une série de déjà vu où les souvenirs que l'on pensait enfouis resurgissent, nous laissant dans un état cotonneux, à la lisière de la réalité. Les scènes, très brèves (une dizaine de minutes en moyenne), s'enchaînent sans interruption. Il y a cette mère, trop jeune et trop pauvre, qui donne son bébé à un couple stérile. Il y a ce fils qui, à l'âge adulte, décide de se rebeller contre son père, brutal et buté. Il y a aussi l'amour de jeunesse d'une femme mariée qui fait irruption dans sa vie et bouleverse son couple. Et tant d'autres. Le fil rouge, bien sûr, est l'amour qui lie ces personnages, mais plus précisément la folie (voire la violence) qu'il peut engendrer. À chaque fois, l'instant ordinaire et les liens communs, croqués en quelques mots, basculent dans la tragédie pure. Vraisemblable ou pas. Là n'est pas la question.

Et c'est précisément la force de cette écriture. **Ces précipités de vies nous révèlent ; imprévisibles et sauvages, entiers et inflexibles.** Devant les spectateurs (une soixantaine à tout casser), il n'y pas quasiment pas d'éléments de décor, ou d'accessoires. Deux chaises. Un téléphone. Une source de lumière. Ce qui suffit à Joël Pommerat pour faire surgir tout un monde. L'équilibre entre la force et le magnétisme des détenus avec la finesse et la profondeur de jeu des comédiennes professionnelles est idéal. Le bouleversement qu'il est à même à provoquer en chacun de nous est immense. **En une heure dix, cette petite équipe nous montre ce que peut le théâtre. Pour les non avertis, ce sera une révélation. Pour les autres, un ravissement.**

Igor Hansen-Løve – www.sceneweb.fr

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Amours (2), texte et mise en scène de Joël Pommerat, au Pavillon Vilette / Festival 100%

Par Nicolas Thevenot, Publié le 18 avril 2023, [en ligne](#)

Elles sont rares et heureuses ces propositions s'interrogeant sur la jauge pertinente au regard du geste artistique qu'elles déploient. On pense bien sûr à Claude Régy qui, chemin faisant, cherchait cette écoute et relation idéales, impossible à construire au-delà d'une certaine masse critique de spectateurs. On sait aussi combien le choix d'une jauge réduite (une cinquantaine de spectateurs dans le cas présent) va à l'encontre des objectifs de rentabilité économique quand bien même il irait à la rencontre du public de manière inédite. *Amours (2)* s'inscrirait donc dans une démarche inverse de celle de *Ça ira (1) Fin de Louis*, remplissant de grandes salles world wide, spectacle monstre et marquant du théâtre contemporain français revisitant avec rigueur, vigueur et actualité la Révolution Française. Et pourtant, *Amours (2)* partage avec ce précédent, par son dispositif, la même tentative d'enracinement de son public dans l'espace dramatique. A son échelle : résolument humaine. Espace trifrontal, double rangée de chaises. La nudité n'est pas la marque du vide mais celle de l'imaginaire. Si la proposition traduit dans sa matérialité économe ses origines précaires, un atelier théâtre tenu par Joël Pommerat à la Maison Centrale d'Arles qui déboucha sur une première version (*Amours (1)*), elle fait de cette contrainte une force évidente, et le lieu d'une recherche sur ce qui fonde l'écriture de Joël Pommerat. Comme un retour sur ce soi et chez soi. Dans ce travail de proximité, les acteurs frôlant les spectateurs, les lumières de scène, souvent virtuoses pour les productions de la compagnie Louis Brouillard, n'offrent plus comme un quatrième mur. Le roi-texte nous apparaît nu, inséparable de son public. Reste la vibration des affects, habillant l'espace et le temps, tenant ferme leurs couronnes, se mouvant d'un corps à un autre, enluminant l'espace aussi sûrement et secrètement qu'une lumière. *Amours (2)* crée ces transports, comme l'on dit d'un transport amoureux, émouvantes ondulations des voix tissant leurs lignes d'attention, creusant leur sillon, gravant dans le silence leurs éclats et leurs disparitions, paysage sonore s'imprimant dans l'esprit du spectateur tel un sentier se dessinant à force de pas. Ainsi, lorsque les mots du fils au père trouvent leur chemin bouleversant dans la difficulté et la nécessité de dire. Palpable émotion, qui serait l'inverse d'un décor : non pas une extériorité mais une puissance qui surgirait en miroir en chacun de nous. Ce qui était travail de fond, soubassement, de l'œuvre du dramaturge se déploie au premier et seul plan.

Joël Pommerat convoque une assemblée, ce que devrait toujours être le théâtre, comme cela fut aussi, explicitement, dans *Ça ira*. Il ne s'agit pas de juger, il s'agit simplement d'embrasser la comédie humaine, déchirante et comique à la fois. C'est d'ailleurs le propre de l'homme semble-t-il nous dire que de pouvoir ainsi accueillir, dans un sourire empathique, ce bât qui blesse.

L'auteur est l'homme de la reprise, du ravaudage, assemblant et recomposant des scènes éparses issues de pièces elles-mêmes fragmentaires, construisant ainsi ce discours amoureux, qui est tout sauf linéaire ou logique, structuré par la conflictualité. Marie Piemontese, historique de la compagnie est accompagnée dans cette entreprise de réécriture scénique de nouvelles figures issues de rencontres, notamment liées à l'atelier de la Maison Centrale d'Arles. Par cette incorporation, c'est comme si les textes se mettaient à vibrer de nouvelles potentialités, ouvraient de nouveaux horizons. La mise en scène à cru démultiplie l'effet de réel et s'éloigne du champ fantastique qui nimbe, comme une aura, l'œuvre de Pommerat. Les personnages peuplent ce monde comme des ombres errantes, d'autant plus troublantes qu'ils ne sont arrimés à aucune machinerie lumineuse. Leur caractère fantastique naît simplement de cet indécidable entre-deux, aux frontières du réel et de l'imaginaire, lieu trouble qui n'est autre que celui de nos représentations.



© Blandine Armand